

d'éclairs et de fumée. — C'était une ville fabuleusement splendide et chimériquement lointaine, une tiare de pierreries posée dans un désert de neige et dont les revenus de 1812 parlaient avec une sorte de stupeur; car, pour eux, la ville s'était changée en volcan. En effet, avant l'invention des bateaux à vapeur et des chemins de fer, ce n'était pas une médiocre entreprise que d'aller à Moscou. C'était plus difficile encore que d'aller à Corinthe, dont le voyage, cependant, n'est pas permis à tout le monde, s'il faut en croire le proverbe.

Tout enfant, Moscou préoccupait notre imagination et nous restions souvent en extase, sur le quai Voltaire, devant la vitrine d'un marchand de gravures où étaient exposées de grandes vues panoramiques de Moscou à l'aqua-tinte, coloriées d'après les procédés de Demarne ou de Debu-court, comme on en faisait beaucoup alors. Ces clochers à forme d'oignon, ces coupôles surmontées de croix à chaînettes, ces maisons peintes, ces personnages à large barbe et à chapeaux évasés, ces femmes coiffées du pivoïnik et portant la tunique courte à ceinture sous les bras, nous semblaient appartenir au monde de la lune, et l'idée d'y faire jamais un voyage ne se présentait pas à notre esprit; d'ailleurs, puisque Moscou était brûlé, quel intérêt

pouvait offrir ce monceau de cendres? — Il nous fallut longtemps pour admettre que la ville avait été reconstruite et que tous les vieux monuments ne s'étaient pas abîmés dans les flammes. Eh bien, dans moins d'une demi-heure, nous allions juger si les aqua-tintes du quai Voltaire étaient inexactes ou fidèles!

Au débarcadère était ameuté tout un peuple d'isvoschiks offrant leurs traîneaux aux voyageurs, et cherchant à décider leur préférence. Nous en choisîmes deux. Nous montâmes dans l'un avec notre compagnon et l'autre fut chargé de nos malles. Selon la coutume des cochers russes qui n'attendent jamais qu'on leur désigne l'endroit où l'on va, nos conducteurs firent prendre à leurs bêtes un galop préalable et se lancèrent dans une direction quelconque. Ils ne manquent jamais à cette espèce de fantasia.

La neige était tombée en bien plus grande abondance à Moscou qu'à Saint-Pétersbourg, et la piste des traîneaux, dont les bords avaient été soigneusement relevés à la pelle, dépassait le niveau des trottoirs dégagés de plus de cinquante centimètres. Sur cette couche épaisse et miroitée par les patins des traîneaux nos frêles équipages volaient comme le vent, et les pieds des chevaux envoyaient,

dru comme grêle, des parcelles glacées contre le cuir du para-neige. La rue que nous suivions était bordée d'étuves publiques, de bains de vapeur, car le bain d'eau est peu pratiqué en Russie. Si le peuple a l'air sale, cette malpropreté n'est qu'apparente et tient aux vêtements d'hiver coûteux à renouveler; mais il n'y a pas à Paris de petite maîtresse pétrie au cold-cream, à la poudre de riz et au lait virginal, qui ait le corps plus net qu'un moujik sortant de l'étuve. Les plus pauvres y vont une fois au moins par semaine. Ces bains pris en commun, sans distinction de sexe, ne coûtent que quelques kopecks. Il est bien entendu qu'il existe pour les gens riches des établissements plus luxueux, où sont réunies toutes les recherches de l'art balnéatoire.

Après quelques instants d'une course insensée, nos cochers, jugeant la discrétion poussée assez loin, s'étaient retournés sur leur siège et nous avaient demandé où nous allions. Nous leur indiquâmes l'hôtel Chevrier, rue des Vieilles-Gazettes. Ils reprirent leur course vers un but désormais certain. Pendant la route, nous regardions avidement à droite et à gauche sans rien voir de bien caractéristique. Moscou s'est formé par zones concentriques; l'extérieure est la plus moderne et la

moins intéressante. Le Kremlin, qui était autrefois toute la ville, en représente le cœur et la moelle.

Au-dessus de maisons qui ne différaient pas beaucoup de celles de Saint-Pétersbourg, s'arrondissaient parfois des coupoles d'azur étoilées d'or, ou des clochers bulbeux revêtus d'étain; une église d'architecture rococo dressait sa façade colorée d'un rouge vif et bizarrement rehaussée de neige à toutes les saillies; d'autres fois l'œil était surpris par une chapelle peinte en bleu Marie-Louise, que l'hiver avait, çà et là, glacée d'argent. La question de l'architecture polychrome, si vivement débattue encore parmi nous, est depuis longtemps tranchée en Russie; on y dore, on y argente, on y peint de toutes couleurs les édifices sans le moindre souci du bon goût et de la sobriété, comme l'entendent les pseudo-classiques, car il est certain que les Grecs donnaient des teintes variées à leurs monuments et même à leurs statues. Rien de plus amusant que cette riche palette appliquée à l'architecture condamnée dans l'Occident aux gris blafards, aux jaunes neutres et aux blancs sales.

Les enseignes des magasins faisaient ressortir, comme des ornements d'or, ces belles lettres de l'alphabet russe qui ont des attitudes grecques et

pourraient s'employer dans des frises décoratives, à l'exemple des caractères cufiques. La traduction en était faite, à l'usage des illettrés ou des étrangers, par la représentation naïve des objets que renfermait la boutique.

Nous arrivâmes bientôt à l'hôtel dont la grande cour pavée en bois montrait sous des hangars la carrosserie la plus variée; traîneaux, troikas, tarantasses, drojkys, kibitkas, chaises de poste, berlins, landaux, chars-à-bancs, voitures d'été et d'hiver, car en Russie personne ne marche, et si l'on envoie chercher des cigares par un domestique, il prend un traîneau pour faire les cent pas qui séparent la maison du débit de tabac. On nous donna des chambres ornées de glaces, tapissées de papiers à grands ramages et garnies de meubles somptueux, à l'instar des grands hôtels de Paris. Pas le plus petit vestige de couleur locale, mais en revanche tout l'outillage du confort moderne. Quelque romantique qu'on soit, on s'y résigne facilement, tant la civilisation a de prise sur les caractères les plus rebelles à ses molleses; il n'y avait de russe que le grand canapé de cuir vert sur lequel il est si doux de dormir roulé dans sa pelisse.

Nos lourds vêtements de voyage pendus au ves-

taire et nos ablutions faites, avant de nous lancer par la ville, nous pensâmes qu'il serait bon de déjeuner pour n'être pas distrait dans nos admirations par des tiraillements d'estomac et forcé de revenir à l'hôtel, du fond de quelque quartier fantastiquement éloigné. Le repas nous fut servi au milieu d'une salle vitrée, arrangée en jardin d'hiver et encombrée de plantes exotiques. Manger à Moscou un beefsteack aux pommes de terre soufflées, dans une forêt vierge en miniature, est une sensation assez bizarre. Le garçon qui attendait nos ordres, debout à quelques pas de la table, quoique portant un habit noir et une cravate blanche, avait un teint jaune, des pommettes saillantes, un petit nez écrasé qui dénonçaient son origine mongole et disaient qu'il ne devait pas être né bien loin des frontières de la Chine, malgré son air de garçon du café Anglais.

Comme on ne peut pas observer à son aise les détails d'une ville, emporté par un traîneau qui file comme l'éclair, au risque de passer pour un seigneur médiocre et de nous attirer le mépris des moujiks, nous résolûmes de faire notre première excursion à pied, chaussé de fortes galoches fourrées destinées à séparer la semelle de nos bottes

du trottoir glacial, et bientôt nous arrivâmes au Kitai-Gorod, qui est le quartier des affaires, sur la Krasnaïa, la place rouge ou plutôt la belle place, car en russe les mots rouge et beau sont synonymes. Un des côtés de cette place est occupé par la longue façade du Gostinnoi-Dvor, immense bazar coupé de rues vitrées comme nos passages, et qui ne contient pas moins de six mille boutiques. Le mur d'enceinte du Kremlin ou Kreml s'élève à l'autre bout avec ses portes percées dans des tours à toits aigus et laissant voir par-dessus ses créneaux les coupoles, les clochers et les flèches des églises ou couvents qu'il renferme. A l'autre coin, étrange comme l'architecture du rêve, se dresse chimériquement l'impossible église de Vassili-Blagennoi, qui fait douter la raison du témoignage des yeux. On la voit avec toute l'apparence de la réalité, et l'on se demande si ce n'est pas un mirage fantastique, un édifice de nuées bizarrement coloré par le soleil et que le tremblement de l'air va déformer ou faire évanouir. C'est sans aucun doute le monument le plus original du monde, il ne rappelle rien de ce qu'on a vu et ne se rattache à aucun style : on dirait un gigantesque madrépore, une cristallisation colossale, une grotte à stalactites retournée. Mais ne cherchons pas de

comparaisons pour donner l'idée d'une chose qui n'a ni prototype, ni similaire. Essayons plutôt de décrire Vassili-Blagennoi, si toutefois il existe un vocabulaire pour parler de ce qui n'a pas été prévu.

Il y a sur Vassili-Blagennoi une légende qui probablement n'est pas vraie, mais qui n'en exprime pas moins avec force et poésie le sentiment de stupeur admirative que dut produire, à l'époque demi-barbare où il s'éleva, cet édifice si singulier, si en dehors de toutes les traditions architecturales. Ivan le Terrible fit bâtir cette cathédrale en actions de grâces de la prise de Kasan, et lorsqu'elle fut achevée il la trouva tellement belle, admirable et surprenante, qu'il ordonna de crever les yeux à l'architecte — un Italien, dit-on — pour que désormais il ne pût en édifier ailleurs de pareilles. Selon une autre version de la même légende, le tzar demanda à l'auteur de l'église s'il ne pourrait pas en élever une plus belle encore, et sur sa réponse affirmative il lui fit couper la tête pour que Vassili-Blagennoi restât un monument sans rival. On ne saurait imaginer une cruauté plus flatteuse dans sa jalousie, et cet Ivan le Terrible était au fond un vrai artiste, un dilettante passionné. Cette férocité, en matière d'art, nous déplaît moins que

l'indifférence. Toujours est-il que Vassili-Blagennoi n'a été tiré qu'à une épreuve.

Figurez-vous, sur une espèce de plate-forme qu'isolent des terrains en contre-bas, le plus bizarre, le plus incohérent, le plus prodigieux entassement de cabines, de logettes, d'escaliers projetés en dehors, de galeries à arcades, de retraits et de saillies inattendus, de porches sans symétrie, de chapelles juxtaposées, de fenêtres percées comme au hasard, de formes indescriptibles, relief des dispositions intérieures, comme si l'architecte, assis au centre de son œuvre, avait fait un édifice au *repoussé*. Du toit de cette église, qu'on pourrait prendre pour une pagode indoue, chinoise ou thibétaine, jaillit une forêt de clochers du goût le plus étrange et d'une fantaisie dont rien n'approche. Celui du milieu, le plus élevé et le plus massif, présente trois ou quatre étages jusqu'à la base de sa flèche. Ce sont d'abord des colonnettes et des bandeaux denticulés, puis des pilastres encadrant de longues fenêtres à meneaux, ensuite un papellonnage d'arcatures superposées, et sur les côtes de la flèche des crosses verruqueuses dentelant chaque arête, le tout terminé par un lanternon que surmonte une bulbe d'or renversée portant la croix russe sur sa pointe. Les

autres, de moindre dimension et de moindre hauteur, affectent des formes de minaret et leurs tourelles fantasquement ouvragées se terminent par les renflements bizarres de leurs coupoles à formes d'oignons. Les unes sont martelées à facettes, les autres côtelées, celles-ci taillées en pointe de diamant comme des ananas, celles-là rayées de stries en spirales, d'autres enfin imbriquées d'écailles, losangées, gaufrées en gâteau d'abeille, et toutes dressent à leur sommet la croix ornée de boules d'or.

Ce qui ajoute encore à l'effet fantastique de Vassili-Blagennoi, c'est qu'il est coloré de la base au faite des tons les plus disparates qui cependant produisent un ensemble harmonieux et charmant pour l'œil. Le rouge, le bleu, le vert-pomme, le jaune y accusent tous les membres de l'architecture. Les colonnettes, les chapiteaux, les arcatures, les ornements sont peints de nuances diverses qui leur prêtent un puissant relief. Aux rares espaces planes on a simulé des divisions, des panneaux encadrant des pots de fleurs, des rosaces, des entrelacs, des chimères. L'enluminage a historié les dômes des clochetons de dessins pareils aux ramages des châles de l'Inde, et, ainsi posés sur le toit de l'église, ils ressemblent à des

kiosques de sultans. M. Hittorf, l'apôtre de l'architecture polychrome, verrait là l'éclatante confirmation de sa théorie.

Pour que rien ne manquât à la magie du spectacle, des parcelles de neige, retenues par les saillies des toits, des frises et des ornements, semaient de paillettes d'argent la robe diaprée de Vassili-Blagennoi et piquaient de mille points étincelants cette décoration merveilleuse.

Remettant à plus tard notre visite au Kremlin, nous entrâmes tout de suite dans l'église de Vassili-Blagennoi, dont la bizarrerie excitait au plus haut point notre curiosité, pour voir si le dedans tenait les promesses du dehors. Le même génie fantasque avait présidé à la distribution et à l'ornementation intérieures. Une première chapelle basse, où tremblotaient quelques lampes, ressemblait à une caverne d'or; des luisants soudains y jetaient leurs éclairs parmi des ombres fauves et découpaient comme des fantômes les raides images des saints grecs. Les mosaïques de saint Marc à Venise peuvent donner une idée approximative de cet effet d'une étonnante richesse. Au fond, l'iconostase se dressait comme une muraille d'or et de pierreries entre les fidèles et les arcanes du sanctuaire, dans une demi-obscurité traversée de

rayons. Vassili-Blagennoi n'offre pas comme les autres églises un vaisseau unique composé de plusieurs nefs communiquant entre elles et se coupant à certains points d'intersection d'après les lois du rite suivi dans le temple. Il est formé d'un faisceau d'églises ou de chapelles juxtaposées et indépendantes les unes des autres. Chaque clocher en contient une qui s'arrange comme elle peut dans ce moule. La voûte est la gaine même de la flèche ou la bulbe de la coupole. On se croirait sous le casque démesuré de quelque géant circassien ou tartare. Ces calottes sont du reste merveilleusement peintes et dorées à l'intérieur. Il en est de même des murailles recouvertes de ces figures d'une barbarie hiératique voulue, dont les moines grecs du mont Athos ont conservé le patron de siècle en siècle et qui, en Russie, trompent plus d'une fois l'observateur inattentif sur l'âge d'un monument. C'est une sensation étrange que de se trouver dans ces mystérieux sanctuaires où les personnages connus du culte catholique, se mêlant aux saints particuliers du calendrier grec, semblent avec leur tournure archaïque, byzantine et contrainte, traduits gauchement dans l'or par la dévotion enfantine de quelque peuplade primitive. Ces images à l'air d'idoles qui vous re-

gardent à travers les découpures de vermeil des iconostases ou s'allongent symétriquement sur les parois dorées, ouvrant leurs grands yeux fixes, levant leur main brune aux doigts repliés d'une façon symbolique, produisent par leur aspect farouche, extra-humain, immuablement traditionnel, une impression religieuse que n'obtiendraient pas les œuvres d'un art plus avancé. Ces figures, dans le miroitement de l'or, sous les clartés vacillantes des lampes, prennent aisément une vie fantasmagorique capable de frapper les imaginations naïves et d'inspirer, quand le jour baisse, une certaine horreur sacrée.

D'étroits corridors, des galeries aux arcades basses dont chaque coude touche les murs et qui vous forcent à baisser la tête, circulent autour de ces chapelles et permettent d'aller de l'une à l'autre. Rien de plus fantasque que ces passages; l'architecte semble avoir pris plaisir à brouiller leur écheveau. Vous montez, vous descendez, vous sortez de l'édifice, vous y rentrez, contournant sur une corniche la rondeur d'un clocher, marchant dans l'épaisseur d'un mur par des tortuosités semblables aux tubes capillaires des madrepores ou aux chemins que les scotyles tracent sous l'écorce du bois. Après tant de tours et de

détours la tête vous tourne, le vertige vous prend et l'on se croirait le mollusque d'un coquillage immense. Nous ne parlons pas des recoins mystérieux, des cœcums inexplicables, des portes basses conduisant on ne sait où, des escaliers obscurs descendant vers les profondeurs, nous n'en finirions jamais sur cette architecture où l'on semble marcher dans un rêve.

Les jours d'hiver sont bien courts en Russie et déjà l'ombre du crépuscule commençait à faire briller d'un éclat plus vif les lampes brûlant devant les images des saints lorsque nous sortîmes de Vassili-Blagennoi, augurant bien, d'après cet échantillon, des richesses pittoresques de Moscou. Nous venions d'éprouver cette sensation si rare dont la recherche pousse le voyageur aux extrémités du monde; nous avons vu quelque chose qui n'existe pas ailleurs. Aussi, nous l'avouons, le groupe en bronze de Minine et Poyarsky, placé près du Gostinnoi-Dvor et faisant face au Kremlin, nous toucha-t-il médiocrement comme œuvre d'art; cependant le statuaire auteur du groupe, M. Martoss, ne manque pas de talent. Mais, près de la fantaisie effrénée de Vassili-Blagennoi, son travail nous parut trop froid, trop correct, trop sagement académique. Minine était un bou-

cher de Nijni-Novgorod qui leva une armée pour chasser les Polonais devenus maîtres de Moscou, à la suite de l'usurpation de Boris-Godounof, et en remit le commandement au prince Poyarsky. A eux deux, l'homme du peuple et le grand seigneur délivrèrent des étrangers la ville sainte, et sur le piédestal orné de bas-reliefs de bronze on lit cette inscription : « Au bourgeois Minine et au prince Poyarsky la Russie reconnaissante, l'an 1818. »

En voyage nous avons pour règle, lorsque le temps ne nous presse pas d'une façon trop impérieuse, de nous arrêter sur une impression vive. Il est une minute où l'œil, saturé de formes et de couleurs, se refuse à l'absorption de nouveaux aspects. Plus rien n'y entre, comme en un vase trop plein. L'image antérieure y persiste et ne s'efface pas. En cet état on regarde, mais on ne voit plus. La rétine n'a pas eu le temps de se *sensibiliser* pour une nouvelle impression. C'était notre cas en sortant de Vassili-Blagennoi, et le Kremlin voulait un regard frais, un œil vierge. Aussi, après avoir jeté un dernier coup d'œil aux clochetons extravagants de la cathédrale d'Ivan le Terrible, allions-nous appeler un traîneau pour retourner à notre hôtel, quand nous fûmes retenu sur la

Krasnaïa par un bruit singulier qui nous fit lever la tête vers le ciel.

Des corneilles et des corbeaux traversaient en croissant l'atmosphère grisâtre, qu'ils punctuaient de leurs sombres virgules. Ils rentraient au Kremlin pour se coucher, mais ce n'était encore que l'avant-garde. Bientôt arrivèrent des bataillons plus épais. De tous les points de l'horizon accouraient des bandes paraissant obéir à l'ordre de chefs et suivre une marche stratégique. Les noirs essaims ne volaient pas tous à la même hauteur et filaient par zones superposées, obscurcissant véritablement l'air. Leur nombre augmentait de minute en minute. C'étaient des cris et des battements d'ailes à ne pas s'entendre, et toujours de nouvelles phalanges débouchaient au-dessus de notre tête, venant grossir le prodigieux conciliabule. Nous ne croyions pas qu'il existât autant de corbeaux et de corneilles dans le monde entier. Sans aucune exagération, il fallait les compter par centaines de mille; ce chiffre même nous semble modeste, et le mot par millions serait plus juste. Cela faisait penser à ces passages de ramiers dont parle Audubon, l'ornithologiste américain, qui couvrent le soleil, jettent ombre sur la terre comme les nuages, courbent les forêts

sur lesquelles ils s'abattent, et ne paraissent pas diminués par les immenses massacres qu'en font les chasseurs. L'innombrable armée ayant fait sa jonction tournoyait par-dessus la Krasnaïa, montant, descendant, décrivant des cercles et faisant le bruit d'une tempête. Enfin la trombe ailée parut prendre une résolution et chaque oiseau se dirigea vers son gîte nocturne. En un instant les clochers, les coupoles, les tours, les toits, les créneaux furent enveloppés de noirs tourbillons et de cris assourdissants. On se disputait les places à grands coups de bec. Le moindre trou, la plus étroite fissure pouvant offrir un abri était l'objet d'un siège acharné. Peu à peu le tumulte s'apaisa, chacun se cacha tant bien que mal, on n'entendit plus un seul croassement, on ne vit plus un seul corbeau, et le ciel, tout à l'heure criblé de points noirs, reprit sa lividité crépusculaire. On se demande de quoi peuvent se nourrir ces myriades d'oiseaux sinistres qui dévoreraient en un repas tous les cadavres d'une déroute, surtout lorsque le sol est recouvert pendant six mois d'un épais lineul de neige ? Les immondices, les bêtes mortes et les charognes de la ville n'y doivent pas suffire. Peut-être se mangent-ils entre eux, comme les rats en temps de disette, mais alors

leur nombre ne serait pas si considérable et ils finiraient par disparaître. Ils semblent d'ailleurs pleins de vigueur, d'animation et de turbulence joyeuse. Leur mode d'alimentation n'en reste pas moins un mystère pour nous, et prouve que l'instinct de l'animal trouvé dans la nature des ressources où la raison de l'homme n'en voit pas.

Notre compagnon qui avait regardé comme nous ce spectacle, mais sans étonnement, car ce n'était pas la première fois qu'il voyait « le coucher des corbeaux au Kremlin, » nous dit : « Puisque nous sommes sur la Krasnaïa, tout portés, à deux pas du plus célèbre restaurant russe de Moscou, ne retournons pas dîner à l'hôtel, où l'on nous servirait un repas prétentieusement français. Votre estomac de voyageur, dressé aux mets exotiques, est assez complaisant pour admettre la couleur locale en cuisine et pense que ce qui nourrit un homme peut en nourrir un autre. Entrons donc ici, nous mangerons du *chtchi*, du caviar, du cochon de lait, des sterlets du Volga, avec accompagnement d'agoursis et de sauce au raifort, le tout arrosé de kwas (il faut bien tout connaître) et de vin de Champagne frappé. Ce menu vous va-t-il ? »

Sur notre réponse affirmative, l'ami qui voulait

bien nous servir de guide nous conduisit au restaurant situé au bout du Gostinoi-Dvor, tout en face du Kremlin. Nous montâmes un escalier bien chauffé et nous entrâmes dans un vestibule qui ressemblait à un magasin de pelletteries ; des garçons nous débarrassèrent en un clin d'œil de nos fourrures, qu'ils accrochèrent près des autres au porte-manteau. Les domestiques russes ne se trompent jamais en matière de pelisses et du premier coup vous posent la vôtre sur les épaules, sans numéro et sans aucun signe de reconnaissance. Dans la première pièce se trouvait une espèce de bar-room chargé de bouteilles de kummel, de vodka, de cognac et autres liqueurs, de caviar, de harengs, d'anchois, de bœuf fumé, de langues d'élans et de rennes, de fromages, de conserves au vinaigre, délicatesses qui servent à ouvrir l'appétit et se croquent sur le pouce avant le repas. Un de ces orgues de Crémone avec jeu de trompettes et batterie de tambour, que les Italiens promènent dans les rues, posés sur une petite voiture attelée d'un cheval, était adossé à la muraille, et sa manivelle tournée par un moujik faisait entendre nous ne savons plus quel air d'opéra à la mode. De nombreuses salles en enfilade, où flottait près du plafond la

fumée bleuâtre des cigares et des pipes, se succédaient sur une étendue telle qu'un second orgue de Crémone placé à l'autre bout pouvait, sans cacophonie, jouer un autre air que l'orgue de la première salle. On dînait entre Donizetti et Verdi.

Ce qui donnait à ce restaurant une physionomie caractéristique, c'est que le service, au lieu d'être fait par des Tartares travestis en garçons des Frères-Provençaux, était tout naïvement confié à des moujiks. On avait au moins la sensation d'être en Russie. Ces moujiks, jeunes et bien faits, la chevelure séparée par une raie médiane, la barbe soigneusement peignée, le col nu, portant la tunique d'été rose ou blanche, serrée à la taille, le pantalon bleu bouffant entré dans les bottes avec toute l'aisance d'un costume national, avaient une grande tournure et beaucoup d'élégance naturelle. La plupart étaient blonds, de ce blond noisette que la légende attribue aux cheveux de Jésus-Christ, et les traits de quelques-uns se distinguaient par cette régularité grecque qu'on trouve plus souvent en Russie chez les hommes que chez les femmes. Ainsi costumés, dans leur pose d'attente respectueuse, ils avaient l'air d'esclaves antiques au seuil d'un triclinium.

Après le diner, nous fumâmes quelques pipes

dé tabac russe d'une force extrême, et nous bûmes deux ou trois verres d'excellent thé de caravane (en Russie le thé ne se prend pas dans des tasses), tout en écoutant d'une oreille distraite les airs joués par les orgues de Crémone, à travers le bruissement vague des conversations, et très-satisfait d'avoir mangé de la couleur locale.

II

LE KREMLIN

On se figure volontiers le Kremlin noirci par le temps, enfumé de ce ton sombre qui chez nous revêt les vieux monuments et contribue à leur beauté en la rendant vénérable. Nous poussons cette idée jusqu'à donner avec de la suie mélangée d'eau une patine aux portions neuves des édifices pour leur ôter la crudité blanche de la pierre et les mettre en harmonie avec les constructions plus anciennes. Il faut être arrivé à une civilisation extrême pour comprendre ce sentiment et attacher du prix aux traces que les siècles ont laissées de leur passage sur l'épiderme des temples, des palais ou des forteresses. Comme les peuples encore naïfs, les Russes aiment ce qui est neuf ou du moins ce qui en a l'air, et ils croient